

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 17

Artikel: Montrez ce sexe que je saurai voir...
Autor: Loewer, Mathieu
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931122>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Montrez ce sexe que je saurai voir...

Depuis la fin des années 90, des films comme «Romance», «Baise-moi» ou «Irréversible» ont défrayé la chronique pour avoir posé frontalement la question de la représentation du sexe à l'écran. «Choses secrètes» de Jean-Claude Brisseau, à l'affiche en mai, offre à *films* l'occasion de s'interroger sur le sort réservé à la sexualité dans le 7^e art à l'heure de la banalisation du porno. Trente ans après «Salò» de Pasolini ou «L'empire des sens» d'Oshima, explorons quelques pistes – à travers le regard d'une Catherine Breillat ou chez les réalisateurs suisses – avec en ligne de mire le mythe d'un cinéma adulte qui saurait tout montrer. Par Mathieu Loewer

Sismographe de nos sociétés, le cinéma fait écho à la banalisation de la pornographie qui s'affirme depuis peu avec l'esthétisme du «porno chic» ou la popularité de ses stars. Lars von Trier a produit trois films X dont «Pink Prison» de Lisbeth Lynghøft, qui tente de mettre enfin en scène des fantasmes féminins. En France, Catherine Breillat a fait tourner Rocco Siffredi et l'on peut voir Ovidie, l'intello féministe du porno hexagonal, dans «Mortel transfert» de Jean-Jacques Beineix et «Le pornographe» de Bertrand Bonello. D'autres cinéastes – Gaspar Noé, Cédric Klapisch, Jacques Audiard et Marc Caro – se sont aussi laissés séduire en réalisant des courts métrages explicites dans le cadre d'une campagne contre le sida.

Ces expériences relèvent toutefois de l'incursion coquine du cinéma «traditionnel» dans le ghetto du X, ou

l'inverse, plutôt que d'une libération de la représentation du sexe. Les problèmes de distribution de «Baise-moi» ont prouvé que le mélange des genres tient encore du vœu pieux.

Rien vu, tout entendu

Dans le circuit de distribution classique, il faut bien constater que la tendance est en effet au retour à l'ordre moral, même si certaines cinématographies asiatiques en dévoilent davantage. L'érotisme de bon ton, l'ellipse ou la métaphore restent la norme en matière de sexualité et, paradoxalement, les films qui en parlent le plus en montrent le moins. Les comédies hollywoodiennes dans la veine d'«American Pie» ou celles des frères Farrelly flirtent ainsi gaiement avec les



Monica Bellucci dans «Irréversible» de Gaspar Noé

tabous (on se souvient de Cameron Diaz victime d'une éjaculation malheureuse dans «Mary à tout prix / There's Something About Mary»). Mais si on peut rire de tout – afin de se confronter à nos inhibitions – on ne peut pas tout voir. Pousser plus loin la plaisanterie, bien trop troublant, risquerait de nous plonger dans le voyeurisme, car filmer l'acte de chair est une affaire sérieuse, si ce n'est honteuse.

Le sexe n'est pas une rigolade

En dépit d'une «libération sexuelle» post-soixante-huitarde qui a fait les

beaux jours du cinéma classé X, offrir sur grand écran ce qu'on cache dans sa culotte reste aujourd'hui un exercice au parfum de soufre ou perçu comme malsain. Que de réactions à l'apparition quasi subliminale d'un sexe masculin (pas même en érection) à la fin de «Fight Club», film d'hommes dont l'unique scène de chambre se délite dans un flou numérique!

Puisque les humains se cachent pour jouir, rien d'étonnant dès lors que le côté obscur du cul tienne le haut du pavé. Utilisé comme une arme par les héroïnes de «Choses secrètes» de Brisseau (interviewé en page 38), instrument du pouvoir masculin selon Breillat ou confondu avec la prostitution chez Godard (page 40), le sexe figure souvent la violence des rela-

tions humaines et sociales, «comme s'il était obligatoirement synonyme de souffrance, de culpabilité, de rapports de force», soulignait Jean-Pierre Limosin à la sortie de «Novo». Son film est d'ailleurs l'un des rares à opter pour une approche plus jouissive, laissant l'espoir de voir fleurir un jour un cinéma adulte et décomplexé qui nous rappellerait que le sexe est un plaisir ma foi bien naturel... *f*